

**J'AVAIS TOUTES  
LES EXCUSES**



STEVES HOUNKPONOU

**J'AVAIS TOUTES  
LES EXCUSES**

DUNOD

*Pour des raisons de confidentialité, certains noms ont été modifiés.*

Direction artistique : Élisabeth Hébert

Photo de couverture : Sophie Ragache

Mise en pages : Nord Compo

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du

droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2021

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff  
[www.dunod.com](http://www.dunod.com)

ISBN 978-2-10-081789-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Gabriel, mon fils*



# Sommaire

La force du mental.....	9
Surmonter les obstacles.....	49
Être ouvert à toutes les opportunités .....	79
« Surtout pas un Noir à la tête de l'Europe » .....	109
Construire sa confiance en soi .....	139
Construire une communauté .....	163
Résilience .....	205





# La force du mental

Je ne sais pas pourquoi je suis là. Au pied de cet escalier monumental qui se dresse devant moi comme un insurmontable défi. Clairement il me nargue. Je ne vois que des marches qui semblent grimper sans fin jusqu'au ciel. Je respire profondément pour impulser l'assaut de la montée. Il ne se passe rien. Je reste assis. Je ne comprends pas ce qui se passe. Pourquoi suis-je cloué à mon fauteuil ? Mes yeux glissent lentement vers mes cuisses, je regarde à droite, à gauche. Mon siège est flanqué de deux roues gigantesques. Ma respiration s'accélère. Deux autres plus petites qui pivotent sur elles-mêmes. Mon cœur se fige. Un repose-pieds, un frein manuel. Je manque d'oxygène. La bouche grande ouverte pour engloutir tout l'air qui me fait défaut, je me réveille en sursaut dans un lit humide de sueurs froides. Ce n'était qu'un cauchemar. Toujours le même. Je retrouve lentement une respiration normale. En était-ce vraiment un ?

J'ai quatorze ans et pour le moment ma vie se concentre sur ce ballon que je pousse du pied. Le football fait partie de mon emploi du temps quotidien. Le soir, après l'école, je jette mon cartable dans ma chambre et rejoins le terrain en face de chez moi où se retrouvent tous les jeunes du quartier Yévêdo-Saint-Jean de Cotonou, au Bénin. Je n'ai pas intérêt à être en retard : c'est moi qui apporte le ballon.

Le terrain n'est en réalité qu'une grande dalle de béton qui sert de parking le soir. On l'appelle la terrasse. À dix-huit heures, elle est déserte. Le terrain est à nous. Deux colonnes de briques grises entassées à la va-vite font office de buts improvisés. Balle au centre. C'est parti. Je cours, dribble, pivote sur moi-même, ballon ventousé à mon pied gauche, je tacle, je passe, j'intercepte, je tire. Je ne vis que pour ces moments-là.

Le dimanche, c'est le jour du tournoi, organisé par les grands frères du quartier. Les équipes s'affrontent tous les week-ends pour gagner la coupe. Je fais partie de ceux qui décident de la composition du groupe. Moi, je joue arrière-gauche ou défenseur central. Pour les autres postes, je fais du porte-à-porte dans les rues du coin et choisis mes co-équipiers selon leurs qualités de jeu. Rien n'est laissé au hasard : ceux que je sélectionne, je les ai déjà vus à l'œuvre sur le terrain. Ici un attaquant, là un défenseur, plus loin le gardien. C'est notre championnat à nous.

Chaque participant cotise cinq cents francs CFA<sup>1</sup> pour participer au tournoi. Pour nous, c'est une somme. Au lieu d'acheter des bonbons ou des gâteaux avec notre argent de poche, on préfère mettre dans le pot commun pour payer le trophée qui reviendra au vainqueur, et acheter des ballons de secours en cas de crevaison. L'argent sert aussi parfois à rembourser une vitre brisée quand la balle dévie malencontreusement de sa trajectoire. On s'y croirait presque. On a même de vrais buts pour l'occasion. Deux petites cages bricolées par un soudeur avec des restes de mobylette et un filet de pêche.

---

1. Soixante-seize centimes d'euros.

De mon Bénin natal, je rêve de Ligue des Champions et me passionne pour le PSG. Son attaquant vedette, George Weah, me fait vibrer. Le Libérien est devenu le premier Africain à remporter le ballon d'or en 1995. Une fierté pour tout le continent. Sur les murs de ma chambre, que je partage avec ma sœur Éliette, des posters de Roger Milla, l'avant-centre du Cameroun qui ponctue chacun de ses buts d'une petite danse main sur le ventre avec le poteau du corner ; de Rigobert Song, défenseur central talentueux et capitaine charismatique des Lions indomptables. Plus tard, c'est le Brésilien Ronaldo qui sera mon modèle. Il court très vite, est vif, réactif. J'ai moi aussi ces qualités-là sur le terrain, je m'identifie complètement à lui. Il porte le maillot numéro 9, mon rang de naissance dans la fratrie. Je veux y voir un signe. Il y aura aussi, plus tard, Samuel Eto'o.

Le week-end, nous allons souvent rendre visite à mes grands-parents paternels qui vivent à Bopa. C'est là qu'a grandi mon père, à deux heures de route au nord-ouest de Cotonou. Mais jamais sans mon ballon, que je dégonfle pour le faire rentrer discrètement dans mon sac. C'est un village très pauvre, il n'y a aucun ballon là-bas. Plus jeune, j'ai même voulu dormir avec mon ballon. Trop sale m'ont répondu mes parents. Alors, je le range soigneusement dans l'entrée, près des vélos et des motos que l'on rentre à l'intérieur de la maison par crainte des vols. C'est la première chose que je prends avec moi pour aller à l'école chaque matin.

À Bopa, je suis le garçon de la ville qui arrive fièrement ballon sous le bras. Un quasi-demi-dieu aux yeux des autres enfants qui n'ont pas la chance d'en avoir un. Le terrain de foot me semble immense, beaucoup

plus vaste que celui de la capitale. Je joue pendant des heures sur cette même terre rouge foulée par mes oncles il y a longtemps. Pas par mon père. Il n'a jamais vraiment aimé le football. Même s'il lui arrive parfois de regarder un match de la Coupe d'Afrique des Nations. Le village est jumelé avec une station balnéaire française, Balaruc-les-Bains, dans l'Hérault. C'est dans le cadre de ce jumelage qu'une délégation française débarque au Bénin. Très vite, je me fais repérer par un éducateur. Dans mon jeu d'amateur, se trouve déjà l'étincelle du passionné. Il m'observe attentivement, scrute ma technique, mon état d'esprit sur le terrain. Il me suit une première fois à Bopa et poursuit l'analyse de mon jeu à Cotonou, dans mon quartier de Yévêdo, à la fois lors des matchs amicaux entre voisins et lors du tournoi du dimanche. Ce n'est qu'après avoir examiné mon jeu sous toutes les coutures en diverses occasions qu'il se décide finalement à aborder ma famille.

– Vous êtes les parents de Steves ?

– Oui.

– Votre fils, il a un truc avec le ballon. Il faudrait qu'il aille dans un centre de formation en France.

– Non, mon fils, il ne jouera pas au football. Ce n'est pas un délinquant. Il doit étudier.

Mon père décline la proposition sèchement, sans même y réfléchir. Avec le recul, je comprends son raisonnement. Jusque dans les années quatre-vingt-dix, les grands joueurs africains venaient de milieux pauvres, sans éducation. Il avait d'autres ambitions pour son dernier-né. À la maison, le sujet provoque des tensions entre mes parents, en profond désaccord sur mon avenir. J'entends encore l'écho

de leur conversation d'adultes, dont je perçois les éclats de voix depuis ma chambre au bout du couloir. C'est une belle opportunité, une chance à saisir, tente ma mère pour le convaincre. Après tout, les joueurs de football qui font carrière gagnent très bien leur vie. C'est un paramètre à ne pas négliger selon elle.

– Il faut le laisser essayer. Ce serait dommage de ne pas tenter le coup. Essayons, on verra bien ensuite.

Conscient de cette divergence de point de vue, l'éducateur laisse passer un peu de temps avant de revenir à la charge une semaine plus tard. Mon père finit par accepter, aux forceps. J'ai du mal à y croire. L'impression de vivre un rêve éveillé. Quatorze ans, c'est un peu tôt pour quitter le foyer familial mais je savais que ce moment arriverait. J'avais vu mes frères et sœurs partir de la maison les uns après les autres pour leurs études post-bac. S'envoler vers le Sénégal, la Côte d'Ivoire, la France. Partir pour se construire un avenir, c'était un schéma établi chez nous. Je quittais simplement le nid un peu plus tôt que prévu.

\*\*\*

C'est ma mère qui m'a accompagné pour mon premier voyage hors de ma terre natale. Après deux jours à Paris, le temps de régler les formalités administratives, je débarque au centre de formation de l'A.J. Auxerre. Nous sommes en mai 1998.

Ce qui me frappe d'emblée, c'est ce logo de l'AJA qui s'étale partout où mes yeux se posent. Dans les dortoirs, il s'affiche sur les murs, les couettes, les oreillers, les serviettes. Même l'air que je respire me semble estampillé de la croix de Malte, ballon de foot en son cœur. Nous sommes six

par chambre. Six préadolescents venus de France, Tunisie, Maroc, Congo. Trois lits s'alignent sagement contre le mur, les trois autres en miroir. Après l'extinction des feux à vingt-trois heures, on se raconte des blagues, on se taquine, on rit beaucoup. Une ambiance de colonie de vacances. Des fous rires partagés qui tissent des liens immédiats.

Tout est nouveau pour moi. Mais ce qui m'impressionne le plus, ce sont les proportions. Ici, tout me paraît démesuré. À commencer par le terrain. En réalité, c'est la première fois que j'en vois un vrai, avec les dimensions officielles. Je n'avais encore jamais mis les pieds dans un stade. Les terrains étaient chacun dédié à un exercice particulier lors des entraînements : un pour le jonglage, l'autre pour les passes, le troisième pour les tirs au but. Soudain j'aperçois le filet à ballons. Je ne parviens pas à les dénombrer. Il y en a au moins cinquante, soixante peut-être. Mon ballon, mon trésor, démultiplié comme par miracle. Je n'en ai jamais vu autant.

Je m'intègre très vite au groupe des pépites, comme on nous appelle. Je m'y sens bien, à ma place. Mes camarades français me taquent sur mon fort accent africain avec un clin d'œil complice. La journée entière est consacrée à l'entraînement et ce, dès six heures du matin. Je suis frappé par l'abondance des repas et leur nombre : cinq par jour minimum. On ne fait que manger ici ! En bonne *mama* africaine, ma mère s'inquiète beaucoup pour mon alimentation. Au téléphone, elle me demande en permanence ce que je mange, si je mange bien, si je mange assez. Elle demeure convaincue qu'en France le repas est frugal, les portions gastronomiques. Si elle me voyait au self ! Outre les trois repas usuels, il y a une collation après chaque entraînement. Il ne s'agit pas d'un snack avalé à la va-vite mais d'un

vrai goûter, assis tous ensemble. Ces tablées rassemblent entre quinze et vingt personnes. Chacun a sa place attitrée, celle qu'il a lui-même choisie le jour de son arrivée et qui restera toujours la même. La discipline passe aussi par ces petits détails. La symbolique coule de source : chacun doit rester à sa place. Une leçon valable à la cantine comme sur le terrain. La cohésion du groupe en dépend. Je suis surpris par la composition du repas également : entrée, plat, dessert, fruit. Au Bénin, j'ai l'habitude d'un plat unique. Je n'avais jamais mangé autant de produits laitiers non plus, des fruits, des amandes, des noix. On nous apprend quelques principes généraux de nutrition, l'importance de l'alimentation pour notre santé, notre physique de futur joueur professionnel. À dix-huit heures, la journée sportive s'achève avant le dîner, suivi de cours pendant deux heures, parfois plus longtemps pour les jeunes en difficulté scolaire.

Après trois semaines à suivre ce nouveau rythme, arrive la première journée de détection. C'est une sorte d'examen de passage. Toute l'équipe technique de l'AJA est là pour observer les jeunes recrues, passer au crible leurs points forts, leurs points faibles. Après chaque match, les entraîneurs choisissent ceux qu'ils jugent les meilleurs à leur poste, formant ainsi une nouvelle sélection qui enchaîne avec le match suivant. Les recalés retournent au vestiaire, déçus, dans l'espoir que la prochaine détection leur sera favorable. À la fin de la journée, ceux qui ont franchi toutes les étapes avec succès peuvent intégrer la réserve de l'équipe régionale, la toute première catégorie officielle du championnat. Chacun de nous le sait : notre avenir se joue aujourd'hui. Les éducateurs sportifs nous l'ont bien seriné depuis notre arrivée au centre. La pression est énorme. Comme si cela

ne suffisait pas, la même phrase tourne en boucle dans ma tête, comme une rengaine : je ne peux pas me loucher, je ne peux pas me loucher, je ne peux pas me loucher. La moindre erreur, et c'est le retour à Cotonou. Je ne peux pas me le permettre. Mon père a été très clair avant mon départ, lui qui était si réticent à me laisser partir.

– Quand on fait les choses, on les fait jusqu'au bout. Si tu pars maintenant, c'est pour réussir. Ce n'est pas pour rentrer à la maison.

À cette époque, mon père était un homme assez rigide, très strict, ma mère plus coulante. À présent, le temps a inversé les rôles.

Ce matin-là, je suis incapable d'avaler quoi que ce soit. Ça ne passe pas, je n'ai pas faim. Je me sens pourtant prêt mentalement. Comme au Bénin, je joue arrière latéral gauche. J'avais très vite compris que marquer des buts n'était pas mon point fort. Mon atout : la vitesse. Je cours très vite, une flèche. Je suis un bon passeur, j'ai le sens du jeu et du collectif. Je sais comment passer la balle, à qui, à quel moment. Je me sens dans mon élément en défense, comme mon modèle, Rigobert Song. Je suis sélectionné après le premier match. Je respire. Le scénario se répète une deuxième fois, une troisième. Je commence à gagner en assurance. J'ai bon espoir pour la suite de la journée.

Le quatrième match débute. Pendant quarante minutes, je donne tout. Je cours, déborde, accélère, dribble, fais une passe décisive. Je déploie tous mes talents avec la certitude d'un nouveau succès à venir. Je me sens ragaillardi. Loin de moi l'incertitude qui me coupait l'appétit le matin même, je joue en pleine confiance, gonflé d'orgueil et convaincu que la



chance a choisi de frapper à ma porte en cette belle journée de printemps. Jusqu'à ce tacle, violent, qui m'arrive sur la gauche. Je sens cette puissance fondre sur moi, cette carrure qui me domine, m'engloutit. Le joueur adverse me semble immense, une masse tout en muscles taillée davantage pour le rugby que pour le football. Le choc me fait l'effet d'une bombe, je sens mon squelette qui vacille, comme si mes os se fissuraient de l'intérieur avant d'exploser en mille poussières dans une douleur insoutenable. Je m'effondre, disparaissant sous ce corps lourd qui m'écrase de tout son poids. C'est le trou noir.

J'ignore combien de temps je suis resté là, mis sous presse du corps d'un autre. D'un bond, mon adversaire est déjà debout, me tend la main pour m'aider à me relever à mon tour et vite reprendre le cours du match après une petite tape sur l'épaule en guise d'excuses. Je ne réagis pas, absent. Pendant un bref instant, je ne sens plus rien, ne vois plus rien. Mon corps est là, étendu sur la pelouse si verte qu'on la croirait artificielle. Inerte. La lumière revient peu à peu, je les vois tous devant moi, comme une apparition. Tous ces gens qui se ruent vers moi. J'essaie de me lever, je n'y parviens pas. J'ai l'impression d'être enterré vivant, les yeux grands ouverts sur ce paradis de ciel bleu de mai. Je ne comprends pas ce qui se passe. Mon corps ne m'appartient plus, étranger aux consignes que mon cerveau lui envoie inexorablement. Des mains me soulèvent et me sortent du terrain sur une civière.

Au service médical du centre de formation, les visages qui m'entourent affichent des mines tendues, circonspectes. On me fait quelques tests sur les jambes. Aucune réaction, je ne ressens rien. Le médecin tente de me rassurer comme il peut, mais je perçois son désarroi.

– Tu n'as rien de cassé. Repose-toi, ça va revenir.

Dans ma tête, une seule pensée : j'ai foiré la journée de détection, je vais décevoir mes parents. Une angoisse qui ne m'empêche pas d'élaborer les différents scénarios possibles. Première option : j'ai tellement bien joué qu'ils vont décider de me garder malgré ma blessure. Deuxième option : je dois tout recommencer à zéro, refaire un autre test. Troisième option, la pire : je retourne à Cotonou, sur ce terrible échec.

Je passe la nuit cerné par les logos de l'AJA du service médical. Au matin, ils me ramènent dans ma chambre. Aucun miracle ne s'est produit entre-temps : je ne peux toujours pas marcher. Le lendemain, je remarque une sorte de creux au niveau de ma hanche droite, formant un cercle blanc sur ma peau noire, comme une dépigmentation. Pour la première fois depuis deux jours, j'ai peur. Le médecin ne comprend pas non plus et finit par vaincre mes dernières résistances : il faut prévenir mes parents.

– Tu dois être hospitalisé Steves. Faire des analyses, passer des examens. Tu comprends ?

Brisé, je les laisse appeler mon père. Le soir de la détection, il m'avait passé un coup de fil pour faire le point sur ma journée. Je m'étais contenté de lui expliquer que ça s'était mal passé, que je ne serais pas pris. Mais ce n'est pas grave, ce sera pour la prochaine fois. J'essaie de me convaincre moi-même, de me rassurer à voix haute. Je ne veux pas inquiéter ma famille. Du haut de mes quatorze ans, je porte tout le fardeau sur mes épaules, convaincu que je suis capable de gérer seul la situation. Aussitôt prévenu, mon père saute dans le premier avion pour me rejoindre en France. Trois semaines à peine après mon arrivée à Auxerre, je quitte le centre de